Compte rendu, opéra. Montpellier, Opéra Berlioz. Samedi 18 juillet 2015 : Offenbach : Fantasio, 1872, version originelle reconstituée.

Les nuits d'été du Languedoc sont apprêtées de leur nudité diamantine après leur dernier bain de soleil décorées ça et là de quelques cigales dont l'harmonie se tait quand le grillon enroule sa sérénade sous les arbres. Le Corum est au bout d'une fraîche allée, en face du très beau musée Fabre aux trésors inespérés. Au coeur de cette nef de marbre et d'acier se trouve la salle immense de l'Opéra Berlioz, véritable prouesse acoustique.

Les points sur les i

Entrer dans cet endroit avec la promesse d'un chef-d'oeuvre est toujours palpitant. Depuis le début, le Festival de Radio-France et de Montpellier a saisi le mélomane avec les redécouvertes et Jacques Offenbach n'a jamais été en reste. N'oublions surtout pas les Rheinnixen dont les accents romantiques et profonds font oublier l'ironie de Wagner sur le « Petit Mozart des Champs-Elysées ». En effet, Offenbach est un des compositeurs les plus méconnus de la musique Française. Tel est le sort des auteurs de tubes, on ne connait que ce qui est demeuré populaire, ils semblent condamnés à n'être que les pères que des enfants qui ont réussi, la célébrité est ingrate bien plus que l'anonymat.

Fantasio est une étape dans l’histoire de l’opéra comique et un témoin de son époque. Issu originellement du génie poétique d’Alfred de Musset, Fantasio est un personnage qui réunit tout le pathos de « l’enfant du siècle », méditatif et lunaire. Un peu une sorte de fan de Christine and the Queens en 2015, un peu dandy, un peu hipster, mais très romantique. Fantasio, l’opéra comique est créé deux ans après la défaite de Sedan qui sonna le glas du Second Empire. Dans une France humiliée et frileuse, en proie à des crises profondes et au lendemain d’une guerre civile qui opposa Paris à la province. 1872 c’est aussi une année de pénurie, de restructurations et d’occupation. A la création, le 18 janvier 1872, les armées prussiennes occupent Reims, quasiment aux portes de Paris, qu’elles n’évacueront qu’en novembre. La France vit des heures

de lourde remise en cause. En créant une oeuvre plus contemplative que comique, plus sentimentale que railleuse, Offenbach a, semble-t-il déçu et énervé les publics. L'heure n'était pas au rire, mais plutôt au divertissement. Malheureusement, Fantasio tomba, malgré la beauté de la partition, la puissance poétique de son livret, fidèle quasiment mot par mot de la pièce de Musset. La mélancolie qui sévit sur la France en 1872 continue à la perturber même en 2015, on n'arrête pas un éclat de rire avec un coup de canon.

Vivre par la poésie, le rire et l'amour

Mais à Montpellier, Fantasio revient dans un contexte étrange. La France au coeur d'une crise de la culture et en proie à des remous institutionnels redécouvre un ouvrage qui nous parle du rire de soi, de l'utilité de la contemplation. Sortir de la réalité du monde pour mieux le supporter, apprendre à vivre par la poésie, le rire et l'amour. La musique est un ravissement et dans cette version de concert, elle est servie avec émotion et justesse par un **Orchestre National de Montpellier-Languedoc-Roussillon** remarquable. Les couleurs sont là, l'énergie aussi, qui ne dément pas que c'est un opéra comique teinté de romantisme. Les musiciens sont conduits par **Friedemann Layer**, formidable et sublime chef dans ce répertoire qu'il connait, qu'il comprend et qu'il transmet admirablement.

Côté voix, la fine fleur des jeunes voix Françaises était à l'honneur avec **Marianne Crebassa incarnant Fantasio** et **Omo**

Bello, la princesse Elsbeth de Bavière. Marianne Crebassa a rendu la vie à Fantasio en entrant dans les travers de cet héros loufouque et fantasque, d'une bravoure et d'une émotion incontestables, les couleurs scintillantes et subtiles de la partition ont été formidablement rendues par cette interprète magistrale. Omo Bello nous ravit par la tendresse de son timbre, la délicatesse de son incarnation et ça et là par l'énergie revigorante tout le long de ses apparitions.

Jean-Sébastien Bou est un Prince de Mantoue splendide avec un grand sens du comique et un timbre délicieux tout comme son comparse Loïc Félix, inénarrable Marinoni, surtout dans le duo de substitution.

Les quatre jeunes amis de Fantasio, **Michal Partyka, Enguerrand de Hys, Rémy Mathieu, Jean-Gabriel Saint-Martin** déploient des purs moments de bonheur et des interventions bien plus justes que les interprètes des mêmes rôles dans l'enregistrement chez Opera Rara.

Le roi de **Renaud Delaigue** et le page Flamel de **Marie Lenormand** ont fait des apparitions remarquées malgré des personnages en demi-teinte dans la partition.

Au lieu de restituer l'intégralité des dialogues, les interventions narratives de Julie Depardieu résument assez bien l'histoire et permettent de lui donner une synthèse qui rend l'intrigue accessible.

Finalement, à part le talent réel et consacré de cette formidable équipe, ce Fantasio nous permet de saisir que c'est la contemplation et l'humilité qui semblent être les meilleures réponses aux crises d'un monde, hélas, si enclin à la célérité et à l'impatience. Contempler, savoir écouter, percevoir les sentiments et la personnalité d'autrui et rire de soi sont les principales leçons de cet opéra comique. Boudé en 1872 à cause du traumatisme et la douleur de la guerre d'ambition; en 2015, Fantasio nous est rendu pour que, par

delà les malheurs, nous continuions à vivre et profiter de chaque instant envers et contre tout.

Jacques Offenbach

Fantasio (1872 – version de Paris originale reconstituée)

Fantasio – Marianne Crebassa
Le Prince de Mantoue – Jean-Sébastien Bou
Elsbeth – Omo Bello
Sparck – Michal Partyka
Le Roi de Bavière – Renaud Delaigue
Marioni – Loïc Félix
Flamel – Marie Lenormand
Facio – Enguerrand de Hys
Max – Rémy Mathieu
Hartmann – Jean-Gabriel Saint-Martin
Un Pénitent – Gundars Dzilums
Un Monsieur qui passe – Hervé Martin

Récitante – Julie Depardieu

Orchestre National Montpellier-Languedoc-Roussillon
Choeur de l'Opéra National Montpellier – Languedoc – Roussillon
Choeur de la Radio Lettone

dir. Friedemann Layer

Illustration : Omo Bello, Mariane Crebassa, Friedemann Layer © M Ginot 2015.

Haute-Saône. Festival Musique et Mémoire : Week end Bach (24,25,26 juillet 2015)

Haute-Saône. Festival Musique et Mémoire : Week end Bach / Vox Luminis (24,25,26 juillet 2015).

2ème week end Musique et Mémoire
(Haute Saône)

Ensemble en résidence : Vox Luminis, Lionel Meunier
Thématique : Bach, une famille au long cours !

Le second week end musical du Festival Musique et Mémoire 2015 met à l'honneur la famille Bach : les prédécesseurs de Jean-Sébastien et ses fils, sont d'immenses musiciens et compositeurs que Vox Luminis révéle en pleine lumière. **Fabrice Creux**, directeur du festival en Haute-Saône donne carte blanche à **Vox Luminis**, l'ensemble vocal et instrumental dirigé par la basse **Lionel Meunier** : découvrir les origines du Bach mûr. Jean-Sébastien est lui-même l'héritier d'une tradition musicale familiale où la continuité dans l'excellence et la ferveur, l'originalité et la profondeur, reste de mise. A travers la diversité des formes (motets, cantates…), dans le maillage raffiné et complexe des sensibilités de chaque membre de la famille, émerge peu à peu le génie du plus grand compositeur du clan : Jean-Sébastien. Rares les occasions de suivre pas à

pas Bach avant Bach. Musique et Mémoire permet d'explorer la maturation et l'inspiration du compositeur baroque, tout en goûtant l'acoustique particulière de chaque lieu investi : Héricourt, Lure, Fresse… Nous avions quitté Vox Luminis à Saintes, où le 12 juillet dernier, le collectif interprétait Purcell et Fux en un programme intensément déploratif (**LIRE notre compte rendu concert Vox Luminis à Saintes : Purcell, Fux…**).

Déjà invité en 2012, **Vox Luminis** revient au festival Musique et Mémoire pour se consacrer en 3 concerts à l'origine du génie de Bach : de quelle tradition familiale, Jean-Sébastien est il l'héritier ? Musique et Mémoire répond à la question. Installé en Belgique (Namur, lieu emblématique de l'excellence chorale), Vox Luminis est né en 2014 sous l'impulsion de son fondateur, le flûtiste et chanteur **Lionel Meunier**. La souplesse et la précision vocale, le souci de la sonorité à la fois pleine et articulée caractérisent depuis ses débuts, le geste musical de Vox Luminis (Voix de lumière en latin). Qu'il s'agisse de pièces sacrées ou profanes, Vox Luminis cisèle une approche saisissante par ses nuances expressives, le sens du texte, la prééminence de l'intelligibilité et un dramatisme jamais appuyé : agissant, selon le rythme naturel du souffle.

Week end Bach à Musique et Mémoire

3 concerts événements pour comprendre d’où vient Jean-Sébastien Bach

Vendredi 24 juillet, 21h (église luthérienne d’Héricourt) : motets de Johann, Johann Christoph, Johann Michael, Johann Ludwig Bach. Répétition publique ouverte à 17h.

Samedi 25 juillet, 21h (église Saint-Martin) : Bach, la lignée d'Arnstadt. Heinrich, Johann Michael, Johann Christoph, Jean-Sébastien Bach : cantates. Répétition publique ouverte à 18h.

Dimanche 26 juillet, 17h (église Sainte-Antide, Fresse) : Pachelbel et Bach. Cantates de jeunesse (sans récit ni choral harmonisé). Pachelbel grand mai de la famille et proche du père de Jean-Sébastien (Ambrosius) a transmis au futur Cantor de Leipzig, une maitrise exceptionnelle de la forme cantate, ce dès sa prime jeunesse. Le programme dévoile ce que doit JS Bach à l'art de Pachelbel.

Réservations et informations sur le site du festival Musique et Mémoire

03 84 49 33 46

festival@musetmemoire.com

www.musetmemoire.com

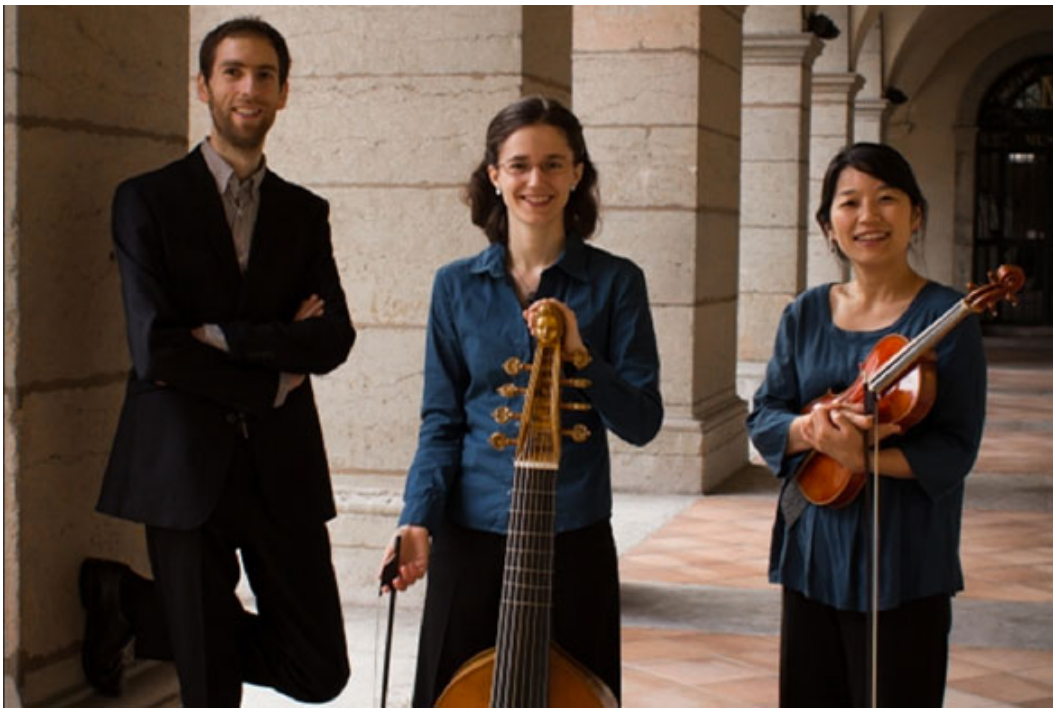
Compte rendu, festival. Musique et Mémoire. Les 17 et 18 juillet 2015. Résidence

des Timbres : Proserpine de Lully, le Carnaval des animaux, La Gamme…

En Haute Saône, un festival hors normes confirme sa place atypique dans le paysage des festivals estivaux. Loin des bords de mer, hors de la zone provençale si riche en implantations diverses et souvent simultanées, une offre unique en France sait accompagner en **Haute-Saône (Vosges du Sud)**, les jeunes ensembles sur 2 ou 3 jours, à travers des programmes en majorité inédits, les poussant à prendre des risques et à se dépasser… pour la plus savoureuse délectation des spectateurs. Si ailleurs la musique se consomme en un rituel souvent guindé, l'idéal porté par **le festival Musique et Mémoire** demeure l'accessibilité pour tous (par les prix plus que compétitifs comme l'intégration des concerts aux lieux du territoire…), et pour chacun, une découverte musicale exprimée avec un exceptionnel souci d'engagement : le principe clé de la résidence conduit chaque collectif artistique à approfondir comme nul part ailleurs, la notion même de geste musical, avec d'autant plus de tension et d'exactitude que d'un programme à l'autre, les instrumentistes et chanteurs peuvent entretenir concentration, flexibilité, constance dans la profondeur et la sûreté de l'approche. Ici le rythme des concerts est remarquablement assuré, et la découverte visuelle et acoustique des lieux, garantie. Plus qu'un festival, Musique et Mémoire est aujourd'hui, une expérience musicale et humaine qu'il faut avoir vécue au moins une fois dans sa vie de mélomane.

Musique et Mémoire dont la ligne artistique défendue par son directeur et fondateur, **Fabrice Creux**, affirme année après année une rare cohérence, accompagne ainsi chaque interprète

au-delà de ses performances habituelles.
Voyez en ce premier week end 2015 (premier des 3 rvs de l'été 2015), les 3 solistes piliers de l'ensemble Les Timbres. Leur dernier album (et premier chez le label Flora, septembre 2014) avait offert une lecture très personnelle des *Pièces pour clavecin en concerts* de Rameau, hymne ténu d'une délicate ciselure où brille surtout un étonnant chambrisme investi équitablement / idéalement à trois voix complices ; un art de la conversation concertante cultivé en osmose et en vrai plaisir partagé que l'on constate très rarement : c'est peu dire que ces trois là aiment visiblement jouer ensemble. **Le claveciniste Julien Wolfs, la violiste Myriam Rignol** (partenaire de William Christie par exemple dans le programme – tout aussi chambriste -, **Airs sérieux et à boire : VOIR notre reportage vidéo**), **la violoniste Yoko Kawakubo** dont la pudeur est une seconde nature qui conduit ses partenaires vers une délectable suggestivité feutrée… Fabrice Creux leur a proposé pour la seconde année de résidence (sur les trois au total pour Musique et Mémoire), pas moins de 7 programmes sur 2 journées… un marathon, aux manifestations particulièrement fécondes, sur un rythme trépidant.



C’est d’abord, ce vendredi 17 juillet 2015, dans la basilique Saint-Pierre de Luxeuil-les-Bains, devant le superbe buffet d’orgue XVIIè, **une version inédite de l’opéra Proserpine de Lully. La version est datée de 1682** (contemporaine du buffet baroque de l’orgue : encore une claire évidence de l’adéquation entre le lieu et le programme présenté). Le manuscrit est l’un des rares documents à préciser les instruments et leur partie respective. Ici, admirablement équilibré, l’instrumentarium comprend cordes (2 violons, clavecin, viole et violone), surtout l’éclat particulier du hautbois et de la flûte entre autres, sans omettre les percus (triangles, timbales). Il en découle une version colorée et dramatiquement expressive dont le découpage, réalisé par les Timbres offre un superbe aperçu d’une oeuvre maîtresse : *Proserpine*, opéra de la maturité de Lully (créé en 1680, après les sommets que sont *Alceste, Atys, Isis, Psyché II, Bellérophon* propres aux années 1670), et dans

lequel, Louis XIV fait ses adieux à la Montespan, à la faveur de la nouvelle maîtresse et compagne du Roi-soleil, la Maintenon. Après Proserpine, Lully composera ensuite *Le triomphe de l'Amour, Persée* et *Phaéton*. Le compositeur y perfectionne encore ce chant français qui se chante aussi bien qu'il se dit, contemporain et égal des tragédies de Racine. Les chœurs des suivantes de Proserpine, Cérès, en mère affligée et aimante (lamentation violente et destructrice clôturant le III), surtout Pluton (superbe rôle de basse grave et fébrile à la fois) se distinguent ; d'autant que ce dernier esquisse une relation avec Proserpine qui est superbement brossée par Lully et son librettiste Quinault (rien de moins): la vraie profondeur de l'ouvrage se dévoile dans leur duo, d'une ineffable et juste sincérité. Alors que l'Orfeo montéverdien de 1607, fait paraître le dieu des enfers soudainement touché par le chant du poète thrace endeuillé, voici chez Lully, un Pluton amoureux, omniscient et spectaculaire mais surtout touchant et maladroit, d'une fragilité inédite, d'une surprenante humanité … (serait-ce Louis XIV irrésistiblement ému par l'intelligence et la présence de la Maintenon ? On peut aisément le supposer…).

Le rapport des instruments et des voix permet une lecture très aboutie de la théâtralité déclamée du Grand Siècle, sans que l'on perde ni l'esprit de solennité ni l'éclat suave de la partition originellement conçue pour un effectif plus important. A la superbe plasticité des musiciens sur scène répond aussi , selon la nécessité du drame, le chant des groupes instrumentaux et vocaux, placés sous la nef (parmil le public, et au delà, pour l'effet de résonance des choeurs infernaux, vers le chevet du vaisseau) : ce risque assumé de la spatialité illustre parfaitement la notion chère au directeur du Festival, idée motrice de laboratoire ou d'atelier où les interprètes osent tout pour l'intelligence finale. Les situations, l'enchaînement des épisodes, la noblesse comme le raffinement poétique du drame sont superbement défendus, toujours grâce à l'écoute et la complicité entretenues, favorisées sans ostentation par les 3 instrumentistes, piliers des Timbres.

Le lendemain, à Lure, rendez vous à 21h pour un Carnaval des animaux, celui là baroque ; au menu, plusieurs séquences musicales d'inspiration / évocation animalière signées Rameau (évidemment la Poule), mais aussi François Couperin(dont le Moucheron et les fauvettes plaintives), Caix d'Hervelois (Rossignol, Papillon), Montéclair (les nayades dont la courbe sensuelle referme le cycle). Ce programme inédit, lui aussi présenté en création pour Musique et Mémoire réalise une passionnante interaction entre l'unique acteur qui narre le drame (fin et percutant **Aymeric Pol**) et les 3 instrumentistes dont on se délecte à nouveau de la complicité si musicienne. La plus grande réussite du spectacle tient à la fluidité des enchaînements entre chaque séquence qui fait jaillir le choix de la pièce musicale retenue : le texte (vif, agile signé par **Jana Rémond** qui supervise aussi la mise en scène, comme c'était le cas de Proserpine la veille à Luxeuil), fait de multiples références à une Antiquité piquante et sensuellement trouble qui pousse le narrateur / acteur à jouer une série de personnages et de situations finement évoqués. L'interaction entre les musiciens et le comédien, entre les artistes et le public est d'autant plus prenante dans l'auditorium François Mitterand, écrin idéal pour ce *théâtre musical* d'une finesse de ton très convaincante.

Portés par l'attente des spectateurs au cours de ce marathon musical hors normes, Les Timbres enchaînent ensuite **à 23h**, dans la même salle et malgré la chaleur de cette nuit d'été quasi tropicale, un autre programme et non des moindres; véritable opéra pour instruments seuls et pièce

majeure du XVIIè : **La Gamme de Marin Marais**. Editée à Paris en 1723, quand Marais avait 67 ans, ces « *morceaux de Simphonie pour le violon, la viole et le clavecin* » illustrent une pensée visionnaire (avant celle du génie à venir : le Rameau des *Pièces pour clavecin en concerts*) ; leur construction, « en forme de petit opéra », imagine toutes les combinaisons possibles entre les 3 instruments, à partir d'un voyage qui traverse tous les tons de la gamme musicale. Il y faut exprimer et la clarté d'une rhétorique parfaitement huilée, celle du vieux et vénérable Marais, alors au sommet de sa créativité (et au crépuscule de sa carrière enviable comme « musicien ordinaire de la musique pour la chambre du roi pour la viole »-), et la subtilité de ton, entre humour, grâce, plénitude concertante. Un schéma interprétatif que les 3 solistes des Timbres, subliment de facto, révélant la grandeur et la poésie du chef d'oeuvre de musique baroque française si peu connu, trop rarement joué car en 900 mesures (soit 45mn), il exige trois tempéraments instrumentaux individuels et complices, ayant pour eux, et un formidable tempéraments et une écoute vive et continue. Une même conception cyclopéenne a nécessité ici des trésors de trouvailles et de composition à 3 voix égales, comme le fameux *Labyrinthe*, autre pièce géniale de Marais (partie de son Quatrième Livre de Pièces pour la viole). La Gamme gravit les échelons de la portée, montée enivrante et descente (en miroir inversé) d'une séduction singulière. Architecte de goût, Marais organise l'ensemble comme une succession de danses, dans le format d'une Sonate *à la Marésienne* donc : soit 7 épisodes enchaînés : « *un peu grave, légèrement, un peu gay, sarabande, très vivement, gravement / doux* » enfin, « *Gigue*« . Le flexibilité, l'entente, les capacités de nuances partagées et finement concertées grâce à une écoute permanente et si naturelle, enchantent littéralement. Cette première partie de week end en compagnie des Timbres a confirmé et l'originalité d'une programmation exigeant beaucoup des artistes, offrant infiniment aux festivaliers, et la sensibilité partagée d'un trio instrumental d'une enivrante poésie. **Les Timbres sont un**

ensemble techniquement virtuose, musicalement complice, poétiquement juste. Que demander de plus ? Illustration : Les Timbres en répétition © CLASSIQUENEWS 2015.

Compte rendu, concert. Montpellier, le 17 juillet 2015. Boismortier : Don Quichotte chez la duchesse. Le Concert Spirituel, Hervé Niquet.

Pour les vacanciers et baroudeurs de juillet, Montpellier est avant tout la plage… Palavas-les-Flots, Carnon ou La Grande Motte attirent dans les pourtours méditerranéens. Et pourtant aussi Montpellier, c'est une ville-état médiévale, la Place Royale du Peyrou, la toute première université de Médecine, le Musée Fabre et, bien entendu, la musique. 30 ans sont passés vite pour le Festival de Radio France et Montpellier. Source de créations, de résurrections, de révélations, le Festival de Montpellier est devenu en trois décennies l'aorte musicale des étés Méditerranéens. Cette année, Montpellier accueillait à l'Opéra-Comédie et au Corum, la fine fleur des ensembles et des voix. Avec deux recréations du XIXème siècle et deux

résurrections baroques, la 30ème édition a assuré les surprises.

Festival de Radio France et Montpellier : la trentaine florissante !

Le Rire. L’Opéra-Comédie accueillait la production de **Don**

Quichotte chez la Duchesse de Joseph Bodin de Boismortier, dans une reprise des productions de Metz et de l'Opéra Royal de Versailles. Cette mouture, est la deuxième incursion de Corinne et Gilles Benizio dans l'opéra baroque après le fastueux King Arthur de Purcell, toujours avec le Concert Spirituel et Hervé Niquet. Ce couple venant du théâtre est plus connu par leurs sketches grimés en Shirley et Dino. Mythiques dans le panthéon populaire, Corinne et Gilles Benizio offrent une vision pointilleuse et légère du spectacle lyrique. Que l'on ne s'y méprenne pas, cette vision nous a semblé juste et aboutie, la potion magique dont avait sacrément besoin la fatuité de la scène opératique. Quand on parle de comédie, en France, souvent ça sonne faux aux oreilles des publics vieillissants et conservateurs. La comédie, n'en déplaise, n'est pas simplement l'apanage des longues tirades de Lope de Vega ou des facéties de Molière ou autres Goldoni voire Ionesco ou Fo. Le propre du comique est de grossir les traits et démontrer par le rire que la vie n'est qu'une suite de ridicules, voulus ou pas; la gravité est un acte manqué de la vie. Pour vivre en paix, il faut savoir rire, et surtout rire de soi.

Don Quichotte chez la Duchesse, avec un livret du grandiose Charles-Simon Favart, est une fable intéressante, issue du délirant chevalier de Cervantes. Favart et Boismortier ont fignolé un épisode efficace proche du théâtre de l'absurde. Ce génial tandem a créé un objet unique, qui nous offre l'opportunité de veiller à ne pas sombrer dans la folie du sérieux et rire de nous mêmes. Favart et Boismortier ont tiré les leçons essentielles du Don Quichotte de Cervantes, dans cette production **Corinne et Gilles Benizio** aussi. Ils ont accompli, avec respect, ce que d'autres membres de « l'establishment » lyrique auraient pu rendre lourd et

pontifiant ; ils nous ont rendu le Quijote originel de Cervantes, celui qui brave le ridicule pour servir la cause de l'amour. Dans cette mise en scène, Corinne et Gilles Benizio nous ont fait sentir leur amour profond pour la musique lyrique. Merci à eux.

A leurs côtés, Hervé Niquet se prête au plaisir de divertir et de jouer un rôle plus que musical dans la production. Il interpelle tellement il joue bien. Musicalement, le Concert Spirituel déploie toutes les couleurs dignes de cette oeuvre, alliant l'exotisme, la parodie, l'enthousiasme et, quelque fois un héroïsme dramatique à la Française.

Côté voix, **Emiliano Gonzalez Toro** remplace François Nicolas Geslot. Il incarne un Quichotte lunaire, très à même de grimer la folie, ayant un sens du comique tout en subtilité. La voix est grande et belle, avec des moments de pure beauté qui mettent en avant la musique inspirée de Boismortier.

Chantal Santon, sublime en Virago et en enchanteresse déguisée. Sa voix pourfend telle une épée d'argent les difficultés semées par Boismortier et s'en tire avec de l'or patiné dans les graves, un torrent diamantin dans les aigus.

Les deux loufoques Sancho et Merlin, campés par **Marc Labonnette et Joao Fernandes** sont enivrants de drôlerie comme stupéfiants de talent dans les airs.

Camille Poul et Charles Barbier sont charmants ; ils ajoutent une belle cerise sur ce délicieux dessert lyrique.

Les danseurs de la Compagnie La Feuille d'Automne de Philippe Lafeuille ajoutent la grâce, l'humour et la beauté à cette production très complète.

Il est insoutenable de ne pas rire et d'apprécier ce Don Quichotte qui nous revient d'un extraordinaire voyage dans le temps. Mais pour les quelques détracteurs à la censure facile, nous répondrons la belle phrase de l'Ingenioso Hidalgo de

Cervantes: « Sancho, los perros ladran, quiere decir que vamos avanzando. » (« Sancho, les chiens aboient, ça veut dire qu’on avance ».)

Compte rendu, concert. Montpellier, le 17 juillet 2015. Boismortier : Don Quichotte chez la duchesse. Le Concert Spirituel, Hervé Niquet.

Don Quichotte – Emiliano Gonzalez Toro
Sancho Pança – Marc Labonnette
Altisidore/ La Duchesse/La reine du Japon – Chantal Santon Jeffery
Montesinos/Merlin / Le traducteur – Joao Fernandes
Le Duc / Le Japonais – Gilles Benizio (« Dino »)
La Danseuse espagnole – Corinne Benizio (« Shirley »)
Une paysanne, Une Amante, Le « Joli sapajou » – Camille Poul
Un Amant – Charles Barbier

Mise en scène – Corinne et Gilles Benizio (alias Shirley et Dino)
Chorégraphie – Philippe Lafeuille
Décors – Daniel Bevan
Lumières – Jacques Rouveyrollis
Costumes – Charlotte Winter & Anaïs Heureaux

Le Concert Spirituel, dir. Hervé Niquet
Cie La Feuille d’Automne

Compte rendu, concert. Saintes. Abbaye aux dames, le 14 juillet 2015. Bach. Dorothée Mields, soprano; Margot Oetzinger, mezzo soprano, Damien Guillon, contre ténor; Thomas Hobbs, ténor; Peter Kooy, basse; Collegium Vocale Gent; Philippe Herreweghe, direction.

Ultime chef-d'oeuvre de Johann Sebastian Bach (1685-1750), **la Messe en si mineur** a connu une histoire chaotique. Si son oeuvre fut créée peu avant le décès du Cantor de Leipzig, sa composition s'étend sur une vingtaine d'années. En effet Bach réutilisa des parties de cantates ou de concertos composées pour certains entre 1724 et 1733, date à laquelle le kyrie et le gloria furent donnés à l'occasion de la prestation de serment du nouveau prince électeur de Saxe Frédéric Auguste II. Les trois dernières pièces de la Messe furent composées en 1748 et 1749.

Tombée dans l’oubli dès la disparition de son compositeur, la Messe en si ne fut créée dans son intégralité, telle que nous la connaissons, qu’en 1859. C’est le **Collegium Vocale Gent**, placé sous la direction de **Philippe Herreweghe,** son chef historique et fondateur, qui interprète cette nouvelle version du chef-d’oeuvre de Bach.

La Messe en si de JS Bach

Philippe Herreweghe qui connait bien le chef d’oeuvre de Bach, il l’a déjà enregistré avec le Collegium Vocale Gent, dirige la Messe d’une main ferme et sûre. Les solistes qu’il a invités, sont intégrés au choeur : ils chantent intégralement la partition. Musicalement d’ailleurs c’est presque parfait ; l’orchestre qui travaille avec son chef depuis le début, le suit avec une rigueur et une précision millimétrique, notre seul bémol concerne l’intervention du cor; certes la maitrise du cor ancien est difficile et demande un gros travail de préparation, mais les fausses notes entendues en ce 14 juillet sont gênantes à un niveau aussi élevé. Est-ce dû au trac? à la jeunesse du corniste? Ce sont des possibilités qui ont quand même handicapé la basse Peter Kooy à peine audible dès le milieu de la nef. Vocalement le petit choeur du Collegium Vocale Gent est parfait et le renfort des solistes élève encore un niveau déjà très haut. Dans le quintette vocal, saluons les excellentes performances de la soprano Dorothée Mields, du ténor Thomas Hobbs et de l’alto Damien Guillon qui travaille régulièrement avec Philippe Herreweghe. Ces trois artistes, malgré la brièveté de leurs interventions, excellent tant dans les duos que les parties solistes. Plus à la peine, la mezzo soprano Margot Oetzinger; une grossesse déjà avancée pénalise la mezzo dont la voix, au demeurant plutôt belle, a

bien du mal à passer par dessus l'orchestre. De même, elle est facilement couverte par Dorothée Mields lors de leur duo (Christe Eleison). Si la première intervention de Peter Kooy est en demi teinte, la seconde est remarquablement menée, et la voix claque dans l'église abbatiale avec une insolence irrésistible.

Malgré quelques accrocs, somme toute mineurs, c'est une Messe en si remarquablement interprétée et menée de main de maitre qu'offrent Philippe Herreweghe et le Collegium Vocale Gent. Cette ultime Messe du Cantor de Leipzig, monumentale et profonde, est le testament de Bach. Philippe Heerewghe en cisèle une lecture forte et parfaitement limpide.

Compte rendu, concert. Saintes. Abbaye aux dames, le 14 juillet 2015. Johann Sebastian Bach (1685-1750) : messe en si mineur. Dorothée Mields, soprano; Margot Oetzinger, mezzo soprano, Damien Guillon, contre ténor; Thomas Hobbs, ténor; Peter Kooy, basse; Collegium Vocale Gent; Philippe Herreweghe, direction.

Juliette et Roméo de Mats Ek

Télé. Brava HD. Vendredi 21 aout 2015 : à Stockholm, Mats Ek réécrit Roméo et Juliette. Juliette et Roméo par Mats Ek. Dans l'imaginaire du chorégraphe suédois Mats Ek, Roméo et Juliette » devient « Juliette et Roméo » : pour le Ballet royal suédois, en 2013, il présente sa propre version du drame shakespearien. Les danseurs du Ballet royal suédois dansent ici sur la musique de Tchaïkovski à la Royal Opera House de Londres. « Il est temps

d’inverser les rôles, » dit Mats Ek. D’autant plus qu’avant le célèbre « Roméo et Juliette » de Shakespeare, il y avait « Giulietta e Romeo » de Luigi da Porto. Le regard du chorégraphe renoue ainsi avec les origines de l’histoire. En outre, pour le ballet de Tchaikovski, Ek préfère à la version Prokofiev, celle de Anders Högstedt. Les connaisseurs y retrouvent néanmoins la déchirante et violente confrontation de l’amour pur éprouvé par la barbarie environnante : et l’issue fatale, où l’amour triomphe mais en expirant… « Juliette et Roméo » est la première grande œuvre de Mats Ek depuis « La Belle au bois dormant » (1996) pour le Ballet de Hambourg. La production récente de Mats Ek a été présentée ensuite à Paris, Palais Garnier en janvier 2015 : hommage à un talent la fois lyrique et incisif qui souffle alors ses 30 ans de carrière dédiée à la danse.

Juliette et Roméo et la barbarie ordinaire

En homme de théâtre, d’une concision lapidaire, Mats Ek réécrit le drame de Juliette et Roméo qu’il restructure en deux actes : la mort des deux amants sur l’autel de la barbarie sociale, le meurtre de Mercutio, comme évacué au coin d’une rue ordinaire, prennent un relief saisissant à la lueur tragique du massacre perpétré contre Charlie Hebdo. Pourtant, le chorégraphe a pris appui sur une autre actualité, celle des mouvements libertaires et démocratiques du printemps arabe, où la seule volonté collective des peuples ont dressé une nécessité naturellement grossissante contre le pouvoir tyrannique. C’est aussi le choc des classes rivales : Capulets outrageusement arrogants par leur richesse affichée, Montagus dont Roméo et Benvolio, brossés en miséreux des rues, avec Mercutio, véritable paria survirilisé dont éblouit la nervosité animale; en scène, un antagonisme fratricide et maudit, condamné à la destruction de tous que rythme le déplacement des tôles en alu mat qui dessinent les frontières mouvantes d’un le abyrinthe urbain et politique, totalement étouffant : asphyxiant.

Dans cette fresque déshumanisée et cynique, la sensualité des deux amants, Juliette et Roméo est à peine développée ; déjà sacrifiée sur l’autel de la haine. La présentation du mariage arrangé / imposé à Juliette fait paraître le jeune époux Paris, aussi fragile et innocent que Roméo.

Percent dans cette galerie d’individualités sacrifiées (ou assassinées) : la Nourrice (rôle tenu par Ana Laguna, épouse à

la ville de Mats Ek, en figure puissante et complice de Juliette) et le Prince désabusé usé, victime du pouvoir et des luttes incessantes qui ne cessent de martyriser chacune des deux tribus affrontées (Niklas Ek, frère ainé du chorégraphe a 72 ans impose une formidable présence, dont l'humanité éreintée fait sens par contraste dans ce jeu de destruction et de meurtres annoncés…).

Le vocabulaire et l'imaginaire de Mats Ek plient et contorsionnent les corps dans une course à l'abîme dont chaque mouvement marque les jalons de l'inéluctable chute collective. Portant un cycle d'expressions souvent doloristes, Ek a lui-même sélectionné ses musiques : un patchwork de morceaux signés Tchaikovski ; non pas le ballet que l'on connaît bien mais une combinaison réalisée à partir du Concerto pour piano N° 1, de la valse de La Belle au bois dormant, de Manfred ou de la Symphonie 1812 (aux déflagrations martiales bien dans le caractère sanguinaire et hargneux du sujet).

Juliette et Roméo, ballet de Mats Ek (2013)
Chorégraphe : Mats Ek
Solistes : Mariko Kida (Juliette), Anthony Lomuljo (Roméo), Arsen Mehrabyan (Lord Capulet), Marie Lindqvist (Lady Capulet) Niklas Ek (Le duc), Ana Laguna (La nourrice), Jérôme Marchand (Mercutio), Hokuto Kodama (Benvolio), Pascal Jansson (Tybalt), Oscar Salomonsson (Pâris), Daria Ivanova (Rosaline), Jörgen Stövind (Le serviteur)
Ballet royal suédois

Chef d’orchestre : Alexander Polianichko
Orchestre : Orchestre de l’Opéra royal de Suède
Réalisateur : Thomas Grimm – Lieu : Opéra royal de Stockholm, 2013

Frans Brüggen sur Brava HD

Télé. Brava HD. Jeudi 13 août 2015, 14h,21h : hommage au chef Frans Brüggen… Chef d’orchestre défricheur qui avec Harnoncourt ou Christie incarne l’âme de la révolution baroqueuse, Frans Brüggen s’est éteint le 13 août 2014. Né à Amsterdam en 1934, le virtuose pour la flûte traversière et la flûte à bec, était devenu dès ses 21 ans, professeur de flûte au Conservatoire de La Haye. Passionné par l’articulation et la rhétorique baroque, défenseur des sonorités sur instruments d’époque, il ne tarde pas à fonder son propre département, développant une nouvelle manière d’interpréter les partitions grâce à un travail très fouillé de recherches musicologiques et historiques. **LIRE notre hommage à Frans Brüggen, au moment de sa mort (mercredi 13 août 2014).**

Frans Brüggen, un magicien visionnaire

Avec Sieuwert Verster, il crée en 1981, l'Orchestre du XVIIIe siècle, phalange dédiée à l'interprétation des oeuvres des XVIIIè et XIXè siècle, de Haydn et Mozart jusqu'à Beethoven et Schubert, de l'esthétique néo classique des Lumières au feu impétueux de la révolution romantique, surtout viennoise, sans omettre Rameau dont il fut avec William Christie, le premier à révéler l'énergie et l'inventivité symphonique. Brüggen travaille avec Nikolaus Harnoncourt et Gustav Leonhardt.

Le 13 août 2015, la chaîne de télé Brava HD diffuse deux programmes célébrant, une année après sa disparition, la mémoire de Frans Brüggen, pionnier visionnaire dont le geste ne cesse d'inspirer encore les nouveaux champions de l'interprétation musicale : un concert enregistré à Varsovie pour l'année Chopin 2010, et un documentaire récent sur le chef et « son » Orchestre du XVIIIe siècle, intitulé « Five Steps Into… », une immersion passionnante dans le travail d'interprétation défendu et appliqué par le maestro et ses confrères instrumentistes.

Jeudi 13 août 14h | Chopin Birthday Concert

Franz Brüggen dirige l'Orchestre du XVIIIe siècle à Varsovie pendant l'année Chopin 2010. Au programme : compositions pour piano et orchestre de Chopin, avec les solistes Kevin Kenner, Nelson Goerner et Janusz Olejniczak.

Frans Brüggen, direction musicale
Orchestre : Orchestre du XVIIIe siècle
Solistes : Kevin Kenner (piano), Nelson Goerner (piano),

Janusz Olejniczak (piano) – Philharmonie de Varsovie, 2010

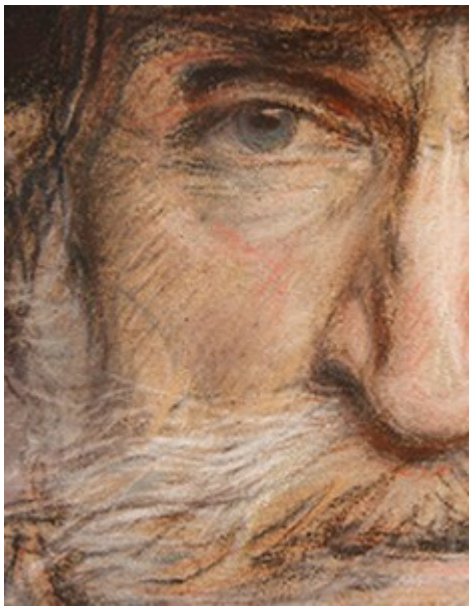
Jeudi 13 août 21h | Five Steps Into…

Après « Nine Steps Into Paradise » (2011), sur les neuf symphonies de Ludwig van Beethoven, Sieuwert Verster a réalisé un documentaire (2012) sur les concertos pour piano de Beethoven, intitulé « Five Steps Into… Kristian Bezuidenhout ». Dans ce documentaire, les concertos pour piano de Beethoven sont discutés et présentés un par un. Kristian évoque la genèse des œuvres. En 2012, il a interprété les cinq concertos pour piano de Beethoven avec l'Orchestre du XVIIIe siècle, sous la direction de Frans Brüggen.

Frans Brüggen, direction musicale
Orchestre : Orchestre du XVIIIe siècle
Soliste : Kristian Bezuidenhout (forte-piano)
Réalisateur : Sieuwert Verster
Lieu : De Doelen, Rotterdam, 2012

Roberto Alagna chante Le Trouvère de Verdi

France 2. Verdi : Le Trouvère, en direct d'Orange, le 4 août 2015, 22h. Jean-François Zygel présente l'événement lyrique des Chorégies d'Orange 2015, il en explique les enjeux, en direct, depuis le Théâtre Antique. Sous la direction musicale du chef français Bertrand de Billy, avec le ténor Roberto Alagna associé aux cantatrices Marie-Nicole Lemieux et Hui He dans les rôles de Azucena et de Leonora, respectivement la mère et la fiancée du Trouvère.



Créé en 1853 au Teatro Apollo de Rome, Il Trovatore n'est en rien cette partition compliquée voire confuse que certains aiment à regretter. Verdi fin connaisseur des poètes, soucieux du drame autant que de l'enchaînement des tableaux avait suffisamment de discernement et d'autorité pour imposer ses vues et donc préserver la cohérence et le rythme de son opéra; c'est même dans l'oeuvre verdienne, l'une de ses partitions les plus spectaculaires, régénérant ce style frénétique hérité de Gluck. Les prières de l'angélique et ardente Leonora, l'ivresse extatique de son amant le Trouvère, Manrico et face à eux les noirs et diaboliques Luna comme Azucena, grand rôle de mezzo-alto, la gitane à demi sorcière,vraie manipulatrice au final qui venge le meurtre de son fils et expie les visions incandescentes et de flammes qui dévorent chacune de ses nuits. Verdi renouvelle ici et l'opéra romanesque et le genre fantastique : au final, l'amoureuse se suicide par poison et Luna décapite Manrico avant d'apprendre par Azucena qu'il s'agissait de son frère ! Pour relever les défis d'une histoire aussi sanglante et noire, la musique de Verdi s'enflamme elle même en crépitements et éclairs, ajustant chaque épisode pour mieux faire rugir une action saisissante. Energie, rythme, lyrisme flamboyant : *Le Trouvère / Il*

Trovatore fera vos délices. Remercions France 2 de diffuser ce temps fort lyrique de l'été avec d'autant plus de pertinence que notre ténor national Roberto Alagna s'empare du rôle-titre. L'opéra fait aussi les délices des festivaliers de Salzbourg en août 2015 avec Anna Netrebko autre tempérament de braise, idéal pour enflammer l'ardente amoureuse Leonora.

» LE TROUVÈRE » de Giuseppe Verdi
en direct sur France 2 et sur France Musique
Opéra en 4 actes de Giuseppe Verdi, sur un Livret de Salvatore Cammarano
d'après El Trovador d'Antonio Garcia Gutiérrez

Orchestre national de France et Chœurs des Opéras de Région
Direction musicale : Bertrand de Billy
Mise en scène : Charles Roubaud
Scénographie : Dominique Lebourges
Costumes : Katia Duflot
Eclairages : Jacques Rouveyrollis
Vidéos : Camille Lebourges

Avec : Manrico : Roberto Alagna / Leonora : Hui He / Azucena : Marie-Nicole Lemieux
Inès : Ludivine Gombert / Il Conte de Luna : George Petean / Ferrando : Nicolas Testé
Ruiz : Julien Dran/ Un Vecchio Zingaro : Bernard Imbert / Un Araldo : Yann Toussaint
Durée : 2h 40mn

Proserpine par Les Timbres :

Lully révélé

Luxeuil les Bains (Vosges). Lully : Proserpine. Les Timbres, le 17 juillet 2015, 21h. Vosges saônoises. Festival Musique et Mémoire : 17 juillet > 2 août 2015. 22ème édition. Seul dans les Vosges, un festival défricheur repoussent les limites de la mémoire, réinvente la notion d'héritage et de traditions en exprimant tout ce que les œuvres anciennes et baroques ont de commun avec notre époque. **Ainsi la résidence du jeune ensemble Les Timbres se poursuit en 2015**, dévoilant l'éloquence des instruments et des voix à l'opéra, dans une formidable lecture de **Proserpine de Lully**, – version de chambre demeurée inédite et retrouvée à Anvers, le 17 juillet 2015 à Luxeuil les Bains, 21h … C'est le temps fort du **premier week end, les 17, 18 et 19 juillet 2015, ou Les Timbres proposent pas moins de 7 concerts…**

Les Timbres au festival Musique et Mémoire… Pour commémorer les 300 ans de la mort de Louis XIV(1638-1715), en septembre 1715, Les Timbres aborde pour sa seconde année de résidence, diverses manifestations de la scène et du spectacle propre au Grand Siècle. C'est le temps d'un âge d'or de l'art français dont se souviendront les derniers Bourbons, Louis XV et Louis XVI, accordant une admiration spécifique au Roi Soleil. Pour lui, dans l'écrin de Versailles, les ors solennels favorisent les replis de l'intimité tragique et grâce à Lully, l'opéra français peut naître, digne rival du théâtre classique de Corneille et de Racine. Pour preuve son opéra Proserpine, très rarement joué,

qui aux côtés d’Armide ou d’Atys, porte très haut et très loin les recherches poétiques d’un genre qui s’affirme alors, dans le chant déclamé et chanté, l’articulation d’un texte surtout (où l’articulation prime sur la mélodie), où le ballet et les divertissements qu’il autorise dès lors, contraste avec la tension du drame.

Poésie lyrique du Grand Siècle : Les Timbres an2

En juillet 2015, la théâtralité de la musique baroque française du Grand Siècle, mélange exquis de charme et de profondeur, d’élégance et de naturel, de majesté et de mesure, ressuscite. Le génie français s’exprime alors autant par l’inspiration de la musique que la qualité du texte poétique…. à l’expressivité resserrée des airs et des récitatifs de Lully répond la science inégalée depuis des livrets de Quinault… Proserpine, drame mythologique retrouve dans cette combinaison parfaite du verbe et de la note, l’expressivité épurée et très intense du théâtre classique néo antique de Corneille et surtout Racine lequel depuis l’accomplissement inouï de l’opéra tel qu’il est réalisé par Lully (dès les années 1670), ne compose plus de tragédies parlées ni déclamées ; désormais ses ultimes ouvrages prenant en compte l’impact du verbe chanté, intègrent intermèdes et épisodes musicaux (c’est le cas de

ses pièces sacrées Esther ou Athalie dont on retrouve aujourd'hui la pertinente conception jouant sur la musicalité des vers autant que l'essor spécifique des instruments).

Festival Musique et Mémoire 2015
Week end 1 : résidence Les Timbres
7 Concerts les 17, 18 et 19 juillet 2015
Réservations sur le site du Festival Musique et Mémoire
www.lestimbres.com

concert 1
Vendredi 17 juillet 2015, 21h
Luxeuil les Bains, Basilique
Proserpine
Opéra de Jean-Baptiste Lully (1632-1687) en version « de chambre » (Anvers, 1682)
Reconstitution en première mondiale (commande du festival)

Ensemble Les Timbres
Proserpine (dessus) : Julia Kirchner
Cérès (bas-dessus) : Cécile Pilorger
Mercure (haute-contre) : Branislav Rakic
Jupiter (basse-taille) : Josep Cabré
Pluton (basse) : Marc Busnel

Yoko Kawakubo et Maite Larburu, violons
Elise Ferrière, flûtes à bec
Benoît Laurent, hautbois et flûtes à bec
Myriam Rignol, viole de gambe

Etienne Floutier, violone
Julien Wolfs, clavecin
Miléna Duflo, percussions

Jana Rémond, mise en espace
Benoît Colardelle, lumières

Samedi 18 juillet 2015, 17h
Espace Méliès
cinéma intercommunal du Pays de Lure

Tous les matins du Monde
Film français d'Alain Corneau (1991) – 1h54, d'après le roman de Pascal Quignard

Proserpine, version de chambre. Tragédie en musique sur un livret de Philippe Quinault, Proserpine fut créée le 3 février 1680 à Saint-Germain en Laye. A cette date, Lully est à la tête de l'Académie Royale de musique depuis déjà 8 ans. Personnalité incontournable indiscutable du règne de Louis XIV, le Florentin naturalisé français règne en maître sur le monde musical de la Cour du Roi Soleil. Il a éclipsé par sa renommée et son caractère la plupart de ses collègues compositeurs dramatiques. L'opéra c'est Lully. Et personne d'autres. Proserpine suscite l'enthousiasme de ses contemporains, comme en témoigne Madame de Sévigné qui écrit dans sa lettre datée du 9 février 1680 : « *l'opéra est au dessus de tous les autres* », et le nombre de reprises de cette oeuvre : plus de 10 fois entre 1680 et 1758 à Fontainebleau et au théâtre du Palais Royal. L'ouvrage fut représentée également à Wolfenbüttel en 1685, à Amsterdam, le 15 septembre

1688 et en 1703 ; des représentations eurent lieu également à Lyon en 1694, à Rouen en 1695. C’est donc une partition qui toucha le public et produit un écho européen immédiat.

Anvers, 1682. Proserpine fut aussi le premier opéra représenté à Anvers, fin 1682, du vivant de son auteur, et c’est cette version là dont Les Timbres proposent la re-création. Les partitions originales utilisées lors de cette représentation sont conservées au musée Vleeshuis d’Anvers. Elles sont d’un intérêt extrême, car elles permettent de déduire facilement l’instrumentation utilisée pour cette représentation : 2 dessus et basse-continue. « *Cette instrumentation, si tant est qu’elle puisse nous surprendre actuellement (réduire l’effectif d’un opéra à une poignée de musiciens !), est des plus courantes à l’époque : en effet, l’orchestre de Lully était alors très fourni – 5 parties de cordes et de nombreux vents -, et il était donc difficile d’imaginer pouvoir jouer avec cette formation dans un cadre restreint. Réduire l’effectif instrumental permettait ainsi de pouvoir « transporter » la musique partout où le demande se faisait préssante. Plus intéressant, alors qu’il ne subsiste parfois des partitions d’orchestre de Lully que le dessus et la basse et que les parties intérieures sont à restituer, les partitions d’Anvers sont toutes originales : toutes les parties y soigneusement notées à l’époque*« , précisent les instrumentistes des l’ensemble Les Timbres.
Cette instrumentation légère convient particulièrement à l’ensemble Les Timbres, qui promeut la musique de chambre, et non pas l’orchestre. En cela, la version d’Anvers de Proserpine de Lully est une version de musique de chambre d’un grand opéra français. Malgré son effectif restreint, l’expressivité, la poésie et la tension du drame sont préservés, grâce à une version chambriste très caractérisée, subtilement écrite dont les rebonds dramatiques seront préservés et spécifiquement articulés à Luxeuil les Bains dans les Vosges Saônoises, ce 17 juillet 2015 à 21h.

Dossier : Oreste, figure de l’opéra tragique

Dossier : Oreste, figure de l’opéra tragique. De retour de la guerre de Troie, Agamemnon, le roi de Mycènes rentre au Péloponèse, mais il est assassiné par sa femme Clytemnestre et son amant Egisthe. Les enfants d’Agamemnon doivent subir le parricide sans se révolter : Electre reste à Mycènes, mais son frère, Oreste, encore adolescent et héritier en titre, se réfugie chez son oncle Strophios en Phocide. C’est Electre qui prend ainsi soin de son frère en l’envoyant hors de Mycènes.

Inspiré et protégé par Apollon, Oreste devenu adulte entend venger son père : avec l’aide d’Electre, le jeune homme tue les meurtriers Clytemnestre et Egisthe. Frappés d’horreur, les dieux pourchassent Oreste et lui envoie les Erinyes qui le tourmentent et le poursuivent jusqu’à Delphes, le sanctuaire d’Apollon. Ce dernier aidé d’Athéna, obtient que son protégé soit finalement disculpé et libéré des Erinyes. Pour sauver son esprit ravagé, Oreste doit à la demande d’Apollon, reconquérir la statue d’Arthémis/Diane, au sanctuaire de Tauride. Là, sur le point d’être sacrifié avec son compagnon Pylade, Oreste retrouve sa sœur Iphigénie, devenue chez les Scythes, prêtresse de Diane. Pylade tue le roi Scythe, Thoas, et tous trois s’enfuient avec la statue de Diane. Oreste a triomphé des épreuves que les dieux ont semé sur sa route.

A Mycènes, Oreste devient roi, succédant à son père Agamemnon dont il a lavé l’honneur. Il épouse Hermione, fille de Ménélas et d’Hélène. Oreste règne sur Sparte, Mycènes, Argos. Une peste s’abat alors sur le royaume d’Oreste : les dieux lui promettent le retour à l’harmonie si les temples détruits pendant la guerre de Troie sont reconstruits : le souverain mycénien envoie des colons en Asie Mineure pour y réédifier les monuments détruits. Oreste meurt à un âge très avancé, ses ossements sont transportés à Sparte. La carrière d’Oreste incarne la dignité d’un homme accablé par le crime de son père qu’il lui appartient de réparer cependant, révélant par l’accomplissement de ses missions, un courage et une détermination exemplaires. Avec Electre, Oreste est le meurtrier de sa mère Clytemnestre, reine, indigne, traîtresse et injuste.

Le fier héros surgit dans l’opéra de **Gluck, Iphigénie en Tauride** comme le double de la protagoniste dont il est le frère : tout l’acte II est dominé par le profil viril et tendre d’Oreste, le compagnon de Pylade et le bras tendu d’Apollon, venu en Tauride (actuelle Crimée) pour y reconquérir la statue d’Artémis. Chanté par un baryton, Oreste y gagne un traitement psychologique d’une rare profondeur ; c’est lui qui sauve Iphigénie de sa captivité parmi les Scythes. En Tauride, le grec confesse à Pylade son amitié amoureuse pour ce dernier, retrouve sa sœur Iphigénie, et

dérobe avec succès la statue de la déesse, accomplissant le voeu d'Apollon et surtout, réalisant le remède qui va sauver son esprit accablé par les Erinyes. En Tauride, Oreste devient un homme libre : il peut définitivement tourner la page du parricide initial.

Tuer la mère… Par le geste matricide d'Oreste, Electre est enfin libérée du poids de la faute primitive qui l'asphyxie au début de l'opéra de **Richard Strauss (Elektra)**. Dès le début de la partition, la violence et la tension nées dans son esprit, cristallise une situation invivable : Electre incarne le meurtre impuni de son père. Il faut sortir de cette horreur. Il faut tuer la mère. C'est Oreste alors qui paraît pour réaliser l'assassinat salvateur : leur rencontre est l'un des moments les plus saisissants de l'ouvrage. Quand frère et sœur se reconnaissent, l'espoir fait promettre des temps meilleurs, la fin de leurs tourments, l'accomplissement de leur destinée respective. Tuer la mère permet aux enfants qui vivent l'impunité de Clytemnestre comme une trahison, de se libérer : acquérir leur propre destin en s'affranchissant de la faute primordiale qui pesait sur chacune de leur destinée en les prédestinant à l'horreur impuissante, à la folie stérile.

Sources de l'histoire d'Oreste : **Euripide : Oreste , Iphigénie en Tauride**

Homère, Iliade: IX,142

Homère, Odyssée: I,40; III,193 ; III,306; IV,546

Hygin, Fables : 101, 117, 119, 120, 129

Pausanias, Périégèse: II,22,6; I,28,5;

Pindare, Pythiques : XI, 52

Illustrations :

Oreste et sa sour Electre (sculpture, Menelaos)

Oreste pourchassé par les Erinyes (Bouguereau)

Pylade défend Oreste blessé (Antoine Julien Potier)

Oreste réfugié sur l’autel de Pallas (Simart)

Oreste (Cabanel, 1848)

Oreste et Pylade (groupe sculpté, Louvre)